

Classes et cultures populaires: des classes et cultures dominées et stigmatisées?

3. Une étude des interactions dans les groupes en formation

Par Jacqueline Fastrès, Jean Blairon et Emile Servais

Nous poursuivons ici notre étude analytique des résultats d'une action de formation construite avec l'institution Cefoc¹ ; pour rappel, nous livrons ici à la fois plus que le contenu du programme de formation considéré (il s'agit d'une analyse critique rétrospective qui se penche sur les résultats du programme considéré, largement interactif) et moins que lui (certains des résultats sont considérés comme appartenant à l'institution partenaire, dans l'effort de réflexivité qui lui est propre).

Dans une contribution précédente, nous avons tenté de voir ce que certains concepts de Pierre Bourdieu permettaient de poser comme problèmes relativement à des programmes de formation destinés à des membres des classes populaires. Nous avons surtout investigué la fécondité potentielle des concepts corrélatifs de « capital culturel » et « distance sociale », en insistant sur le fait que ce capital et cette distance sont autant des produits (des résultats) que des facteurs de production (des causes).

On a souvent reproché à la pensée de Pierre Bourdieu, du fait de l'attention qu'elle porte aux relations de structure, d'être seulement *explicative* des logiques de *domination*. Somme toute, son travail sociologique se limiterait à montrer aux agents pourquoi les choses se passent comme elles se passent (et pourquoi elles les dépassent). Rien n'est moins vrai, évidemment : il suffit par exemple de se rappeler que

Pierre Bourdieu accusait de « non assistance à personne en danger » tous ceux qui n'étaient pas prêts à saisir toutes les possibilités qui sont offertes à l'action, aussi minces qu'elles puissent être parfois, malheureusement².

C'est pourquoi il a paru nécessaire de relier la réflexion « structurelle » à ce qui en paraît le plus éloigné : l'étude des interactions dans le groupe de formation, en se référant à l'interactionnisme symbolique d'Erving Goffman. Il s'agit alors d'observer et d'analyser comment et pourquoi les interactions de la vie quotidienne (comme une situation de formation) peuvent construire du capital symbolique (éventuellement négatif, comme le stigmaté) et comment et pourquoi elles sont construites par lui.

Interactions et capital symbolique

Les **interactions** sont les actions réciproques déployées par les partenaires d'un échange ; elles font l'objet d'une mise en scène³ liée au fait que tout « **face à face** » ou toute situation de co-présence dans un espace public est faite d'incertitudes et peut être dangereuse parce que susceptible d'intrusions et d'offenses. Il s'y exerce en effet un droit de regard de l'autre qui conduit chacun à maîtriser les impressions qu'il produit.

Ces impressions peuvent faire « perdre la face » ou faire perdre la valeur sociale et le rôle revendiqués dans un événement ou un échange. Bref les interactions pro-



duisent le capital symbolique dont chacun peut se prévaloir. Pour Goffman, par exemple, un simple échange de banalités sur un trottoir, lorsqu'il est réussi, confirme chacun des protagonistes dans la croyance qu'il est un partenaire social légitime, digne d'intérêt et de confiance. Les interactions constituent le terreau de la commune humanité.

Mais le capital symbolique produit peut être négatif, ce qui se produit souvent lorsque l'échange est confrontation à la différence⁴ et éventuel processus social et symbolique de « mise à distance ».

Ce capital symbolique négatif peut être provisoire (lorsque quelqu'un « craque » par exemple) ou plus durable (nous entrons dans la cruauté sociale du stigmaté).

Notons qu'incertitudes et risques peuvent être partiellement réduits par **les rites d'interaction**, formes habituelles et normalisées de l'interaction (protocole, tour, tact, savoir-faire...) qui permettent de ne pas la mettre en danger ou de la poursuivre sans devoir faire des excuses pour modifier la signification d'un acte qui aurait pu paraître offensant. Si les rites rendent l'interaction prévisible, ils ne sont pas sans failles ; ils laissent subsister la possibilité d'une interaction imprévisible ou d'une interaction inconvenante.

Il est évidemment essentiel de noter que les activités et rencontres de « face à face » s'inscrivent dans un **cadre**, sorte de grammaire à la fois cognitive et d'engagement/orientation qui permet de comprendre l'activité et les obligations sociales qui s'imposent à celui qui y participe. L'intensité de cette participation est variable en fonction des autres obligations que les personnes qui se rencontrent ont

sur d'autres scènes. L'implication peut aller « de la distraction à l'emballement »⁵. Certains cadres sociaux (comme la plage par exemple) autorisent en effet des comportements plus relâchés, qui ne seraient pas admis dans d'autres.

Interactions et stigmates

La confrontation à la différence peut susciter des interactions qui produisent un capital symbolique négatif durable ou être orientées par lui : des personnes ou des groupes sont stigmatisables ou stigmatisés.

Le stigmaté est pris, dans ce corpus théorique, au sens fort.

Il signifie qu'un des protagonistes de l'échange est doté d'un « attribut » (Goffman parle de « tare » physique, comportementale ou identitaire) qui fait porter sur lui un discrédit durable et profond, discrédit tel qu'il fait exclure de la catégorie des « normaux », c'est-à-dire des « humains » celui qui en est la victime. Le stigmaté est donc bien plus qu'une « étiquette » (ainsi un ministre qui ne paie pas ses impôts n'est pas stigmatisé), il assigne une place très défavorable et implique toutes sortes de mises à distance voire de comportements cruels : on suppose à la personne stigmatisée des incapacités qu'elle n'a pas, par exemple, on ne la considère pas comme digne d'entrer en relation, elle fait l'objet de nombreuses erreurs d'interprétations identitaires ou comportementales. Les relations entre personnes stigmatisées sont tout aussi cruelles.

Quant aux interactions mixtes (personnes normale/ personne stigmatisée) elles sont empreintes de malaise et souvent de violence.⁶



Ces situations d'interactions mixtes sont sans doute des situations courantes pour tous les formateurs qui se préoccupent des personnes défavorisées.

Interactions mixtes, stigmatisation, situations de formation

Les formateurs concernés par ce type de situations doivent être attentifs à trois types d'effets :

- éviter de produire une stigmatisation ou d'y contribuer ;
- mener des interactions mixtes qui tranchent avec l'habituelle violence qui s'y exprime;
- si possible, dans ce contexte, « défaire », par leur pratique ce que le monde social a fait⁷.

C'est dire que cette approche met toute l'importance sur la formation entendue comme processus de production de capital symbolique et de capacité de relation sociale ; plus précisément encore, cette dimension processuelle met au travail la relation réciproque qui existe entre le capital symbolique et lien social.

Ceci peut impliquer d'identifier quatre problèmes redoutables et de tenter de leur trouver une réponse pratique.

a) Eviter de répondre à la stigmatisation par la « stigmatisation positive »

Nous avons vu ci-dessus que la stigmatisation « reléguait » celui qui en était victime dans l'ordre des « non-humains »; on peut comprendre qu'un certain nombre d'effets se produisent : fuite de contacts trop cruels de la part des personnes stigmatisées, intrusions agressives de la part des normaux, attribution d'incapacités multiples et non avérées et qui plus est

attribuées erronément au stigmaté, etc., contacts entre personnes stigmatisées eux-mêmes empreints de violence et de discrimination, etc.

Lorsque l'on affaire ainsi à des personnes stigmatisées, par exemple en situation de formation, la tentation est grande, pour combattre les effets ci-dessus, de survaloriser les réussites de la personne stigmatisée : on la félicite outre mesure, on abaisse considérablement le niveau de ses attentes, etc.

Stratégie inefficace et pire que ce qu'elle veut combattre, puisque la personne stigmatisée comprend immédiatement que cette valorisation ne lui est justement accordée que parce qu'elle l'est (d'où un sentiment d'hypocrisie et de mépris que la personne stigmatisée trouve souvent plus offensant que ce qu'elle subit d'ordinaire).

Le problème est d'autant plus délicat qu'on se trouve au début d'un processus : l'encouragement à progresser, normal ce stade, est souvent interprété dans l'ordre de la stigmatisation positive.

b) Sortir du dilemme institutionnel

Pour une institution qui trouve son origine dans la tradition du mouvement ouvrier, s'adresser à un groupe stigmatisé peut constituer un dilemme complexe.

Pour les formateurs qui sont inscrits dans la tradition de la formation des adultes collective et émancipatoire peut être tentée de sous-estimer l'importance du capital symbolique négatif, en raison du fait que l'horizon historique des pratiques est la mobilisation solidaire, ancrée dans une conscience fière de l'appartenance de classe. En mettant l'accent sur la dimen-



sion collective, et sociale, ces formateurs peuvent être conduits à sous-estimer les effets sociaux du capital symbolique négatif, notamment en faisant appel à une solidarité qui ne va de soi que pour ceux qui partagent un capital symbolique fort.

Pour les formateurs plus sensibles à la construction du capital symbolique, ils peuvent être tentés de surestimer le travail individuel sur « l'estime de soi », en s'éloignant d'autant d'une dimension collective qui pourrait être jugée partiellement obsolète.

Bref, travailler avec un groupe stigmatisé met souvent en évidence la diversité des systèmes de valeurs qui sont actifs dans l'institution, diversité qu'il conviendra d'appréhender pour éviter l'éclatement⁸.

c) Eviter l'agression territoriale larvée et ses effets en cascade

Lorsque l'on a affaire à un public stigmatisé, on intervient dans une scène sociale où un certain nombre de « plis » sont déjà pris.

Nous avons vu que la personne stigmatisée est régulièrement soumise à des questionnements intrusifs (la question brutale « Mais comment avez-vous attrapé ça ? » posée à une personne handicapée physique en constitue le modèle). Des réactions subséquentes ont tendance à s'installer : fermeture sur soi ou, au contraire, étalage préventif, ou fréquemment alternance imprévisible des deux comportements.

Or la pratique participative en vigueur dans la formation d'adultes peut venir frapper de plein fouet ces réactions, risquant même de les produire dans une régression à l'infini : le formateur a tout intérêt à prendre conscience que la situation de formation se

joue sur plusieurs « scènes » à la fois, et en tout cas il convient qu'il n'attribue pas à une scène (la situation de formation) ce qui se passe sur une autre (les habitudes prises par une personne exposée aux relations stigmatisées) – c'est précisément ce que subit sans cesse la personne stigmatisée, à savoir la fausse causalité qui est construite entre un comportement et le stigmaté.

Une pratique très fine de ce que Goffman appelle les « rites de réparation » (ce qui permet de « sortir » d'un échange insatisfaisant ou raté : l'esquive, l'offre faite « de se reprendre » comme si de rien n'était, l'échange réparateur lui-même...) lui sera en tout cas plus que nécessaire.

d) Se défier de la stigmaphilie

Enfin, la réussite de la pratique elle-même peut conduire à des effets paradoxaux.

Par exemple, le formateur peut être « adopté » par le groupe stigmatisé, ce qui constitue toujours une expérience bouleversante. Il pourra alors être tenté de se faire ailleurs le porte-parole de la catégorie stigmatisée, droit qui pourrait lui être dénié par ceux-là même qui sont supposés en bénéficier.

Plus difficile encore : l'adopté (Goffman parle de « membre honoraire ») peut finir par ne plus se plaire que dans le groupe stigmatisé, en renvoyant alors aux « normaux », de par une aisance relationnelle qui a oublié le travail qui l'a rendue possible, toutes les insuffisances et les limites de leurs propres comportements : la proximité symbolique (la complicité conquise) augmente dans ce cas la distance sociale (d'avec les « normaux »), en produisant un risque de « fermeture » du groupe sur lui-même.



Public populaire, public stigmatisé

a) Une régression implacable

Il est indéniable que travailler avec un groupe « populaire » peut signifier souvent travailler avec un groupe stigmatisé : personnes exclues du marché du travail, frappées par les difficultés de la vie, ayant un parcours difficile (comme une incarcération), subissant la pauvreté voire la précarité.

Nous avons vu ci-dessus que pour des institutions héritières des mouvements ouvriers, cette situation relativement nouvelle ne va pas de soi. Nous sommes en effet au plus loin de la culture populaire revendiquée fièrement ou en tout cas fermement, dans toutes ses caractéristiques (songeons à la gouaille qui pouvait prévaloir aux descriptions des « bourgeois »).

Cet écart nous fait mesurer l'impact au quotidien des régressions structurelles qui ont frappé les conquêtes ouvrières : du droit inconditionnel et anonyme à la protection sociale, nous sommes passés au droit conditionné et provisoire, obligeant les sans-emplois à prouver qu'ils avaient intégré la vulgate entrepreneuriale (projet professionnel, projet de vie, etc.). Avec l'État Social Actif, nous franchissons un pas de plus, puisque se répand dans le sens commun le fait que de nombreux postes de travail sont inoccupés⁹, alors même que des personnes perçoivent des allocations de chômage. Elles doivent alors fournir de plus en plus et de plus en plus souvent la « preuve » de leur auto-activation permanente.

Bref la société évolue de telle façon que le fait d'être privé d'emploi peut être interprété comme une « tare du comporte-

ment », soit un attribut conduisant tout droit au stigmaté.

b) Un groupe improbable

Vu sous cet angle, le groupe « populaire » devient un groupe relativement improbable comme groupe doté d'une conscience de sa propre existence : il réunit des ouvriers (à qui certains voudraient que soit octroyé aujourd'hui le statut d'employé), des « working poors », et des personnes stigmatisées pour des raisons hétérogènes (handicap, préférences sexuelles, précarité, etc.). Le groupe est d'autant plus improbable qu'il réunit des personnes non stigmatisées et des personnes stigmatisées, et, parmi celles-ci, des catégories qui peuvent s'exclure. L'expérience du stigmaté est en effet si cruelle qu'elle conduit souvent ceux qui en sont victimes à en reproduire la violence à l'intérieur même du groupe qu'ils constituent, même à l'intérieur d'une même catégorie : ainsi des personnes handicapées physiques et mentales qui peuvent estimer n'avoir rien en commun, ou des personnes prostituées qui reconstituent entre elles une noblesse et une infamie (celles qui « font ça » pour élever leurs enfants versus celles qui « font ça » pour se droguer, par exemple).

Ce constat avait conduit Pierre Bourdieu à qualifier de « miracle social » les mouvements qui avaient réuni des chômeurs soucieux de revendiquer leurs droits.

On voit ici toute l'importance du problème évoqué ci-dessus « sortir du dilemme institutionnel » ; gageons que des solutions qui pourront être trouvées localement et des capacités à les faire connaître et à les faire essaimer dépendra la force des nouveaux mouvements sociaux que nous espérons tous.



Notes

- 1 Voir J. Blairon et E. Servais « Un dispositif d'exploration » dans ce même magazine.
- 2 P. Bourdieu, *La misère du monde*, Paris, Seuil, collection « Libre examen », 1993, p. 944.
- 3 Goffman parle ainsi de « la mise en scène de la vie quotidienne », cfr son ouvrage du même titre aux éditions de mInuit (1973)
- 4 Ce point de vue a été développé dans nombre d'interventions de RTA au profit d'intervenants sociaux et/ou de praticiens de l'accompagnement. Celles-ci ont fait l'objet de textes non publiés, utilisés dans le cadre de la formation Cefoc.
- 5 Dans Goffman et la microsociologie, Isaac Joseph propose en p 123-124 un excellent répertoire du vocabulaire de l'ordre de l'interaction..
- 6 Nous donnons un résumé plus complet de la théorie du stigmaté dans J. Fas-très et J. Blairon, *Luttés culturelles, luttés sociales, analyse institutionnelle d'une institution culturelle*, développement 10, « Le point de non-retour du stigmaté », publication dans Intermag.
- 7 L'expression est de Pierre Bourdieu. Goffman lui-même évoque la possibilité de « donner la face », c'est-à-dire de permettre à quelqu'un de mieux tenir son rôle que prévu (et donc de reconstruire un capital symbolique plus favorable).
- 8 Nous reviendrons sur ce point dans une quatrième partie.
- 9 Comme dans le secteur de la construction ; on devrait pour être intellectuellement honnête dire « on ne trouve personne *qui accepte de faire ce travail pour ce salaire de misère dans des conditions aussi inacceptables* ».